

cheval. Ils vont dire que je suis fort, et solide, et que j'ai un bien beau sac. Ils disent que j'ai des chauves-souris dans la tête, et toutes sortes de choses qui me troublent l'esprit, mais ce n'est pas vrai, je ne suis pas fou, je le sais.

C'est écrit dedans mon sac, sur le côté, celui que je tiens contre moi. J'ai marché une lieue, et j'ai rejoint Annette à la grand'courbe de la Sablière.

J'ai sauté sur elle, je lui ai serré le cou, et elle est morte. Avec mon couteau, j'ai coupé ses cuisses aux genoux, puis plus haut, près du corps, pour faire comme deux billots de chair. Je les ai mis dans mon sac.

Le voilà rond de tour et long d'une aune.

Et je sais que c'est bien de lui avoir mis de la peau dedans, cuir blanc sur cuir franc.

Ils vont venir me chercher ce soir, mais j'aurai accroché le sac dans ma cabane, je l'aurai aimé, et ça ne me fera plus rien.

Le cochon de la mère Soubert

Il fut que la femme Maugrand, en entendant geindre fort la vieille Soubert, se dit que...

« C'est chose grave qu'elle geigne, il faudrait bien y aller voir. »

Et elle y fut, pour trouver la mère Soubert en mal de rendre l'âme, tant elle avait de coliques qui lui labouraient le ventre.

— Dame !...

...que dit la vieille, entre deux ahanelements,

— ...je ne suis plus jeunette, et j'ai mangé hier comme une femme qui fait du petit à pleine ceinture. Donc aujourd'hui (et elle criait entre les mots) ...je suis punie, allez !

Mais la femme Maugrand qui est sage-femme et connaît les malades, qu'elle en a bien soigné des femmes dans le hameau, voit que la mère Soubert n'est pas gaillarde, et se croit moins malade qu'elle n'est. Alors elle lui prépare une grande tisane, et fait les prières qu'il faut pour chasser les grands maux.

Tant que la journée se passe presque, et la mère Soubert ne va pas mieux, et même qu'elle va pire, et la femme Maugrand pense aux siens qui ont tout de même

besoin d'être nourris. Les grands à table, et le petit à la tétée.

Puis, comme elle va partir, décidée enfin à quitter le chevet de la vieille qui se lamente et crie avec des gestes de vouloir s'arracher le ventre, la mère Soubert rend l'âme.

Ce qui ennuie bien la femme Maugrand, vu qu'elle est seule, et qu'il faudra raconter cent fois l'histoire de cette mort aux autres du hameau qui voudront en savoir tous les détails.

Mais puisqu'il en est ainsi, la femme Maugrand tire les bas de la vieille, et la met nue, ce qui ne fait pas un bien beau spectacle, tant elle est racornie, et jaune, et tout enfin, puis elle lui tire un drap blanc par-dessus.

« Tout à l'heure, se dit-elle, je viendrai avec d'autres, pour la laver et l'ensevelir. »

Elle souffla le lampion sur la table, et sortit de la mesure en mauvais bois.

À la maison, elle donna la tétée au petit, ce qui était le plus pressé, puis servit les grands. Les deux garçons, la fille Maugrand, celle qui s'est donnée jeune, et Maugrand-le-fort, qui est grand pour écorcher le plafond de sa tête, et fort à prendre un bœuf et le jeter par-dessus une clôture.

À sa famille, la femme Maugrand ne dit pas long sur la mort du jour. Seulement que la vieille était morte et qu'il faudrait l'ensevelir. Ce qui fit dire au Maugrand :

— Je donnerais bien pour avoir son cochon. C'est un beau cochon, gras et propice au lard. T'aurais dû lui en parler.

La femme Maugrand haussa les épaules.

Seule la fille protesta.

— C'est-y Dieu humain que de parler du cochon avec la mort si proche. Ça peut attendre.

Maugrand ne voulut pas.

— Ça peut attendre qu'un autre s'empare de la bête. Et moi je la veux.

La femme Maugrand s'arrêta à mi-chemin entre l'âtre et la table, et elle regarda longuement son mari, avec un grand regard froid. Elle savait ce que voulait dire « je veux », dans la bouche de son homme. Ç'avait été comme ça pour le petit dernier, venu à tort de toute raison, bien après tous les autres, dix ans quasi.

Il avait dit, et fait, « je veux ».

Mais elle ne parla point. On ne raisonne pas avec une mule.

Maugrand retomba, de son côté, dans un silence plein de calcul, où se prélassait le gras cochon de la défunte Soubert.

Après le souper, la femme Maugrand alla quérir d'autres femmes, au hasard du hameau. La femme Lorgneau, la mère Druseau, la Judith de Coudois le forgeron, et quelques autres, plus celles qui vinrent sans être demandées, avec de l'obligeance plein le langage et de la curiosité plein les yeux.

On fit bien des commentaires sur cette mort qui ne surprenait personne tout en étonnant tout le monde par sa rapidité.

On en fit surtout lorsque la femme Maugrand tira le drap blanc. On en fit sur le corps décharné de la vieille.

— Triste, dit la femme Lorgneau, ça vous avait pas tous les jours la grande pitance, si on juge par la peau qui colle sur les os.

Et la Judith aux flancs amples et à la poitrine grasse ajouta :

— De voir comme ça les seins lui couler le long des aisselles, ça me fait pitié. J'espère bien jamais devenir comme ça.

Et plus d'une qui était là envia un moment cette chair généreuse que la Judith déployait à chaque déhanchement.

Ce fut cependant la mère Druseau qui eut le dernier mot.

— T'aurais dû, la Maugrand, t'es si habile pourtant, lui fermer les yeux et lui nouer le menton. Ne voilà-t-il pas que nous aurons maintenant à l'exposer les yeux grands ouverts et la bouche pendante. C'est pas chrétien, des choses de même, et ça va donner mauvais nom d'incompétence à celle qui a fait l'oubli.

Ce qui était assez vrai pour faire honte à la femme Maugrand qui fut humiliée et ne dit mot de longtemps, autant que dura le lavage et même qu'elle était encore morose quand on trouva une robe passable dans un placard, de quoi proprement ensevelir la vieille.

Puis Coudois vint, car c'était lui qui dans le hameau faisait les cercueils.

Du temps que durèrent ces préparatifs qui sont ceux de la mort, Maugrand songeait.

Seul dans sa cuisine, il pensait à ce cochon qui criait dans l'enclos derrière la maison de la vieille Soubert.

Il y songeait tellement, le voyait tellement sien, qu'il n'y tint plus, et sortit voir de plus près ce cochon gras qu'il désirait tant. Il le contempla longtemps.

— Ça ferait belle viande, dit-il tout haut, belle et bonne viande, à vendre haut prix. Trois saisons encore, et je tope un marché pour je te l'dis double de ce qu'il

vaut aujourd'hui, tant je le soignerais bien pour l'engraisser et le faire dodu comme il se doit.

Le cochon regarda cet homme qui parlait ainsi seul, cria plus fort comme pour répondre, puis s'en fut se rouler dans la boue.

Maugrand regarda le grand couchant qui luisait sur la mer, avec du rouge et des bleus inouïs, et le vert noir des arbres et des feuilles moins heurtés de lumière crue, et il rêva un instant que demain, le cochon serait à lui. Tellement que le rêve devint une hantise et il se promit que...

« ...demain, le cochon est à moi, ça, je me le dis. »

Et il alla se joindre aux femmes qui déjà commençaient les prières et les colportages des nuits de veille au mort.

On avait laissé la mère Soubert dans son lit, avec ses yeux ouverts, et sa bouche qui pendait.

Ça faisait cadre macabre, cette chambre mal fichue, ce lit qui penchait et qui n'était point trop propre, et puis le petit corps grêle de la vieille, avec le chapelet dans les mains, la robe noire chastement montante et la bouche ouverte et les yeux fixes.

C'était, dame ! assez pour que bien peu de femmes puissent regarder la mère Soubert sans penser que c'était donc horrible de mourir laide ainsi.

Maugrand vint et s'agenouilla un instant, sans prier, pensant toujours au cochon. Puis, étant resté le temps que cela prend pour dire une prière, mais sans la dire — car ce n'est pas dans le goût de Maugrand, la prière — il se releva et vint dans la cuisine.

Il y avait déjà quasi tout le hameau.

Des hommes, beaucoup de femmes, et la plupart des enfants.

Et c'étaient les chapelets que l'on récite, puis les nouvelles qui se racontent.

Il y avait même le Daumier qui contait des histoires à faire rougir les pucelles. Mais il les racontait tout bas, dans un coin, pour son auditoire d'hommes.

Maugrand alla et vint, comme désaxé, cherchant à se caser quelque part, hanté toujours par ce cochon qui crie dans l'enclos, et qu'on entend d'ici.

Puis il se joignit au groupe de Daumier.

Il fut longtemps sans parler, écoutant les histoires de Daumier, riant avec les autres, mais moins bien, puis il se décida.

— Dis donc, Daumier, c'est pas pour t'ôter ta joie, mais moi je me demande bien une chose. Le cochon de la vieille Soubert, c'est un beau cochon.

Daumier approuva, et Lorgneau qui était là dit :

— C'est un beau cochon. Il rapportera gros.

Maugrand dit en finaud :

— Je me demande bien qui en héritera.

— La vieille n'a pas de parents.

Lorgneau avait constaté. Maugrand crut saisir de la cupidité dans le son de voix.

— Qu'on connaisse... elle en a peut-être et on les connaît pas.

— C'est bien possible.

Et comme Maugrand redevenait silencieux, Daumier essaya d'une autre histoire, mais les hommes distraits ne rirent qu'à demi. Daumier vit bien que pour chacun, le cochon était devenu une proie à conquérir. Maugrand, quand il vit que tous pensaient au cochon, que c'en était bien évident, regretta, allez, d'avoir parlé de l'animal.

« Si je m'étais tu, se dit-il, on y aurait pas pensé, et probable que j'aurais eu le cochon pour moi. »

Et comme la Judith servait du vin, à la table, il s'en fut quérir trois lampées.

La veillée se continua, mais plus silencieuse. Et bientôt quelques femmes s'en allèrent, puis quelques hommes. Maugrand resta, et Lorgneau. Maugrand comprit que le cochon, maintenant, serait disputé entre lui et Lorgneau, qui n'était pas mince adversaire.

La femme Maugrand vit ce qui inquiétait son mari, et elle le rejoignit.

— Écoute, Maugrand, le cochon, ce n'est pas pour toi.

— Pas pour moi ? Pourquoi pas ? La vieille n'a personne, autant à moi le cochon.

— Il n'est pas à toi. J'ai trouvé un papier dans le placard.

— Quelle sorte de papier ?

— Un papier écrit de la main de la vieille.

Maugrand devint soupçonneux.

— Et c'est quoi qui est sur le papier.

— Des mots... des mots qui disent que le cochon n'est pas à toi.

— Pas à moi ? À qui alors.

— Au Troublé. La vieille dit comme ça que le cochon, c'est au Troublé.

— Montre voir le papier.

Mais la femme Maugrand ne fut pas si bête, et comme Maugrand faisait le geste de le lui ôter des mains, elle se leva et dit à tout le monde, bien fort :

— La vieille a laissé une manière de testament, que j'ai trouvé au fond du placard. C'est écrit dessus que son cochon, elle le donne au Troublé.

À quoi la Judith remarqua :

— C'est bien pour dire que les vieillards, ça sent la mort, et ça sait quasiment quand ils vont trépasser...

Dans son coin, Lorgneau se mordait les lèvres.

Quant à Maugrand, il était sorti aux premiers mots de sa femme.

Dehors, dans le soir d'ombres et de pluie fine.

Il marcha, inconscient de la direction, tout d'abord, puis il s'aperçut qu'il allait vers la grand'courbe de la Sablière, qu'il allait tout juste vers la cabane du Troublé.

Il hésita un instant, quand il vit que son instinct le menait là. Mais il se reprit et continua à marcher, ruminant dans sa tête ce don idiot d'un cochon à un homme comme le Troublé. À un fou !

Le Troublé était chez lui, assis sur une chaise droite près de la table.

Il ne se leva pas quand Maugrand entra. Il dit seulement, d'une voix blanche :

— Je savais que vous viendriez me chercher.

Et il regardait le sac pendu au mur, le sac où étaient les cuisses d'Annette, coupées un peu plus tôt dans la journée.

Maugrand ne parla pas.

— Tu viens pas me chercher, Maugrand ? Pour ce que j'ai fait ? Je vais y aller, je ne dirai rien, je vais y aller.

Maugrand ne parlait toujours pas.

Alors le Troublé se douta qu'il ne venait peut-être pas le chercher, après tout.

Il ne comprit pas cependant ce que voulait dire Maugrand quand tout à coup il l'entendit qui criait :

— Le cochon, tu ne l'auras pas. C'est à moi qu'il va venir, le cochon, pas à toi.

Et quand Maugrand tira son couteau et le plongea dans la gorge du Troublé, d'un coup pour tuer, c'est sûr, le Troublé cherchait encore à comprendre, et n'eut pas le temps de se garer ou de se défendre.